

PROLEGOMENES A UNE DEFINITION LINGUISTIQUE DE LA DESCRIPTION

A partir de textes entiers ou de simples segments textuels, se produit, pour un lecteur (ou un auditeur), un EFFET DE SEQUENCE et un jugement typologique: ce texte ou cette séquence (de n. propositions) est un *récit*, une *explication*, une *argumentation*, une *description*, un *poème* ou encore une *conversation*. En dépit de différences entre, par exemple, une interview à la radio ou dans un journal, un dialogue de théâtre ou de roman, un débat télévisé, etc., un *effet global* permet de distinguer toutes ces manifestations dialogales de séquences narratives ou descriptives. De la même manière, une parabole, un fait divers, un récit oral, une histoire drôle, le récit de la vie de Jeanne d'Arc dans un livre d'histoire, etc. apparaissent comme des manifestations d'un même type englobant bien connu aujourd'hui: le récit.

Etudiant ce dernier type de texte dans ses manifestations les plus diverses et dans des champs théoriques aussi différents que la poétique, la sémiotique, la socio-linguistique, la psychologie cognitive, l'herméneutique ou l'histoire, on a identifié quels *schémas de reconnaissance* amènent à produire et à reconnaître des séquences narratives. J'ai décrit ailleurs ces schémas de reconnaissance de ce qu'on appelle la "super-structure" narrative et les règles d'enchaînement des propositions narratives. De leur côté, les recherches qui se sont développées dans le champ de la psychologie cognitive sur la mémorisation et la compréhension ont démontré que la lecture repose, en grande partie, sur l'application de schémas de reconnaissance. Il convient aujourd'hui d'étendre progressivement la recherche à un plus grand nombre de textes et de séquences textuelles. Le présent travail s'inscrit dans ce mouvement général.

Il me semble que les différentes disciplines qui s'intéressent à la description sont en droit de demander au linguiste les éléments d'une caractérisation des textes (séquences) descriptifs(-ves). Ceci tant au niveau micro-structurel local qu'au niveau macro-structurel global. Dans le premier cas, il s'agit de préciser s'il existe des marques (ou des configurations de marques) linguistiques propres à la description: connecteurs, anaphoriques, déictiques, temps des verbes, indices lexicaux, types de phrases ou de syntagmes, etc. Dans le second cas, il s'agit de se demander si l'on peut ou

non parler de "super-structure descriptive" comme on définit une super-structure narrative. En d'autres termes, la séquence descriptive possède-t-elle des marques superficielles locales et/ou une caractérisation globale, une structure séquentielle?

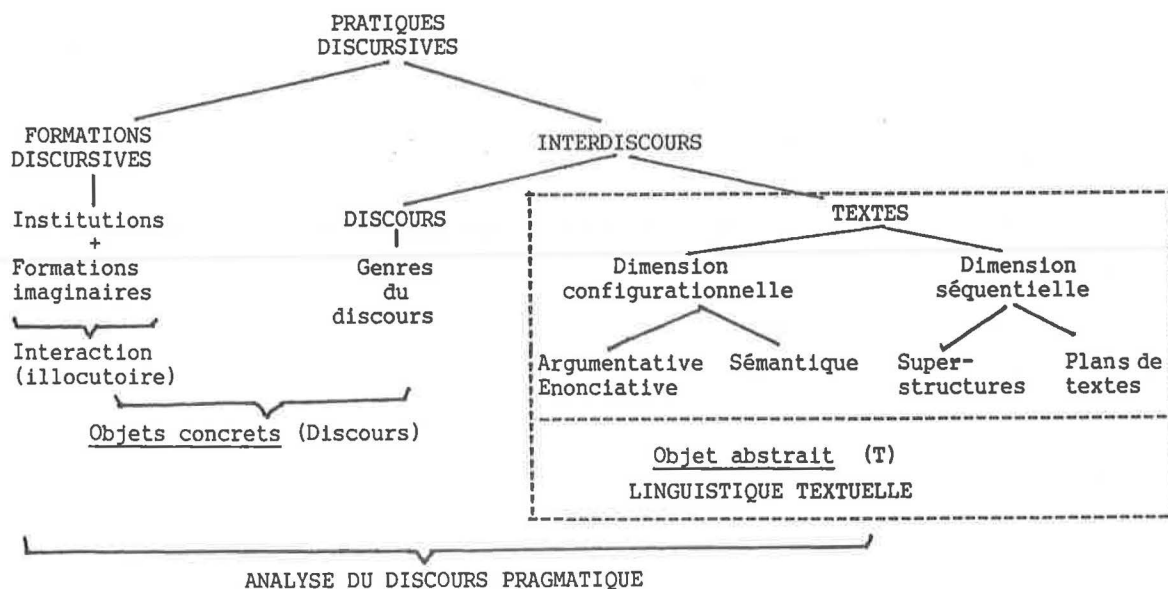
Afin d'examiner ces différents points et d'ébaucher une caractérisation linguistique de la description, je situerai d'abord les limites de la linguistique textuelle en définissant son champ. J'insisterai surtout sur les hypothèses de base qui fondent, selon moi, une démarche de linguistique textuelle. Dans un deuxième temps, à la lumière de ces préalables, j'engagerai un dialogue avec certaines propositions sémiologiques, ceci dans le but d'affiner ma première approche de la description comme type de séquence textuelle. Françoise Revaz, quant à elle, dressera un bilan d'un premier traitement des marques locales de séquences définies globalement comme "descriptives" sur la base de premiers critères séquentiels.

1. HYPOTHESE DE BASE POUR UNE LINGUISTIQUE TEXTUELLE

1.0 Délimitation du champ

Par rapport à l'analyse de discours (dont R. Robin [1986] dresse un bilan rapide et précis dans le numéro 81 de *Langages*), je définirai ainsi les limites du champ de la linguistique textuelle:

SCHEMA 1



Par ce schéma, je veux signaler brièvement que la linguistique textuelle:

- a) Se définit comme un *champ limité*, sous-secteur d'un plus vaste domaine envisagé par D. Maingueneau [1984] comme par J.-P. Bronckart [1985, voir plus loin la présentation de F. Revaz].
- b) L'INTERDISCOURS (comme espace d'échange entre plusieurs discours, espace de régularité(s) dont les divers discours ne sont que les composants) prime le DISCOURS que je définis trivialement comme *publicitaire, politique, journalistique, religieux, littéraire, scientifique, etc.* Je le relie aux GENRES DU DISCOURS: poème, théâtre, roman comme genres du discours littéraire; sermon, parabole, hagiographie, etc. comme genres du discours religieux; éditorial, fait divers, reportage, etc. comme genres du discours journalistique, etc.
- c) La FORMATION DISCURSIVE est ce système de contraintes de bonne formation à l'intérieur duquel des textes se définissent comme discours: les discours se forment de manière réglée dans l'interdiscours lié à une formation.
- d) Avec le projet de l'analyse de discours: articuler le textuel (redéfini comme (inter)discours) et les formations discursives, on sort de la stricte textualité pour entrer dans le "réseau institutionnel" d'un "groupe" que "l'énonciation discursive à la fois suppose et rend possible" [MAIN=GUENEAU: 13].
- e) Pour moi, introduire *l'illocutoire* en linguistique, c'est ouvrir le champ à un domaine aussi complexe que celui des PRATIQUES DISCURSIVES. En empruntant ce terme à M. Foucault, l'analyse de discours se réfère au "système de rapports" qui, pour un discours donné, règle les places, rôles, positions que peut occuper le sujet de l'énonciation. En ce sens, la *force illocutoire* vient au discours, via l'interaction, dans des formations discursives qui règlent ce qui peut/doit être dit et comment le dire.

La linguistique textuelle se fixe pour objet l'observation de régularités locales comme globales qu'elle n'a pas à mettre en rapport avec les paramètres de l'acte matériel d'énonciation et de l'interaction sociale. Lorsqu'elle touche à ces domaines, elle se fait *pragmatique textuelle* et elle tend à recouvrir le champ de l'analyse de discours en négligeant de construire l'objet abstrait T.

A la lumière de ce découpage des champs, on comprend que la

linguistique textuelle puisse chercher un certain type de régularité(s) séquentielle(s): "*la description*" dans des discours anthropologiques, littéraires, journalistiques ou publicitaires.

1.1 HYPOTHESE 1:

L'UNITE D'ANALYSE N'EST PAS LE MORPHEME, NI LA PHRASE,
MAIS UNE UNITE DE COMMUNICATION-INTERACTION LANGAGIERE:
LE TEXTE

La langue apparaît dans des situations concrètes (des pratiques engagées dans des formations discursives) sous la forme de produits écrits ou oraux: les textes. Dès 1970, M.A.K. Halliday affirmait nettement que l'unité de base "n'est pas le mot ni seulement la phrase, mais le texte". Les échanges étant le plus souvent de dimension supérieure à la phrase, l'objet de la linguistique textuelle diffère de l'unité P(hrase) classiquement admise en linguistique. T doit être envisagé comme un SIGNE GLOBAL, produit d'une activité symbolique humaine: l'activité discursive. Cette première hypothèse est, à la fois inscrite dans le champ de la réflexion de Bakhtine-Volochinov et de la sémiologie (voir la définition du signe reprise par M.-J. Borel); elle se trouve aussi en germe page 64 des *Problèmes de linguistique générale II* de Bènveniste:

Le message ne se réduit pas à une succession d'unités à identifier séparément; ce n'est pas une addition de signes qui produit le sens, c'est au contraire le sens ("l'intenté"), conçu globalement, qui se réalise et se divise en "signes" particuliers, qui sont les mots.

Par la suite de mes hypothèses-propositions, j'essaie de préciser cette idée essentielle.

• HYPOTHESE DERIVEE 1.1 : LA COMPETENCE TEXTUELLE

La compétence (inter)discursive permet, avec D. Maingueneau, de postuler chez les énonciateurs d'un discours donné la maîtrise tacite de règles permettant de produire et d'interpréter des énoncés relevant de leur propre formation discursive, et, corrélativement, d'identifier comme incompatibles avec elle les énoncés des formations discursives antagonistes [1984: 13].

A cette compétence qui permet de juger de l'appropriété contextuelle (acceptabilité-recevabilité) d'un discours, s'ajoute une compétence textuelle que les *travaux socio-linguistiques* (W. Labov sur la compétence narrative des enfants des ghettos noirs des Etats-Unis) comme *psycho-cognitivistes* (Fayol [1985] pour une synthèse) permettent de postuler. Cette compétence permet d'assurer les liaisons interphrastiques-interpropositionnelles (la con-

nexité), la *cohésion* sémantique-logique comme la *cohérence* argumentative-énonciative d'un texte.

A cette compétence textuelle générale (qui intéresse la grammaire de texte comme la pragmatique), il faut ajouter une compétence textuelle-séquentielle typologique. Il ne semble pas absurde -dans l'état actuel de nos connaissances et dans le cadre qui nous intéresse- de postuler l'existence d'une *compétence descriptive* qui amène les sujets à produire autant qu'à porter des jugements typologiques généralement justes sur ce type de séquence textuelle. Les zones descriptives d'un roman, par exemple, semblent spontanément identifiées par les lecteurs qui savent fort bien les sauter pour retrouver le fil de l'intrigue (donc le narratif proprement dit). C'est ce que décrit Barthes dans *Le Plaisir du texte* :

Nous ne lisons pas tout avec la même intensité de lecture; un rythme s'établit, désinvolte, peu respectueux à l'égard de l'intégrité du texte, l'avidité même de la connaissance nous entraîne à survoler ou à enjamber certains passages (pressentis "ennuyeux") pour retrouver au plus vite les lieux brûlants de l'anecdote (qui sont toujours ses articulations: ce qui fait avancer le dévoilement de l'énigme et du destin): nous sautons impunément (personne ne nous voit) les descriptions, les explications, les considérations, les conversations [1973: 20-21].

En insistant, d'une part, sur le fait que ceci ne survient qu'au moment de la lecture et, d'autre part, que l'imprévisibilité du phénomène: "Bonheur de Proust: d'une lecture à l'autre, on ne saute jamais les mêmes passages" [22], sur le fait enfin sur l'auteur "ne peut vouloir écrire *ce qu'on ne lira pas*", Barthes met l'accent sur une *loi pragmatique* qui est à la base de la seconde hypothèse dérivée.

● HYPOTHESE 1.2 : LES COMPETENCES DES CO-ENONCIATEURS
NE COINCIDENT PAS NECESSAIREMENT

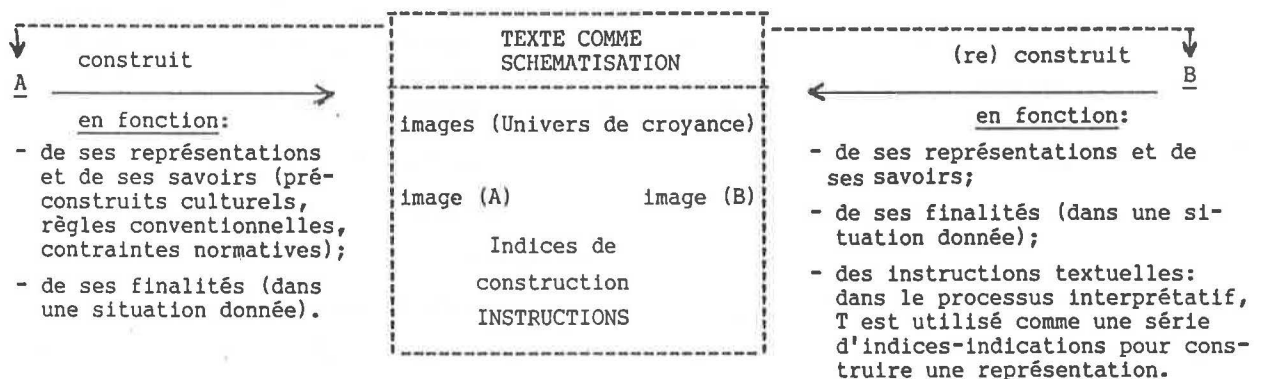
Cette non-coïncidence découle du fait que la compétence textuelle présente des différences (des lacunes?) selon l'âge des sujets, leur degré de scolarisation, mais aussi leur appartenance sociale avec leurs pratiques socio-discursives.

"La compétence du destinataire n'est pas nécessairement celle de l'émetteur", écrit très nettement U. Eco [1985: 67]. Dans la mesure où la compétence descriptive engage des savoirs sur le monde (mondes possibles, univers de croyance) et une compétence lexicale (on le verra plus loin), on n'est pas surpris de voir de nombreux discours thématiser cette loi pragmatique: des acteurs (personnages) du récit viennent ainsi occuper la place de sujet possédant le savoir (descripteur) ou de sujet auquel, par

la description, un savoir est communiqué. Disons surtout que les descriptions, comme *représentations discursives* s'appuient sur des savoirs pour les modifier ou les confirmer (la transformation des "univers de croyance" [Martin] passe par la description au moins autant que par d'autres formes de textes).

Deux hypothèses dérivées doivent encore être signalées: par définition, T est une structure interactive tant à la production (Hypothèse 1.3) qu'à la "réception"-compréhension (Hypothèse 1.4). A ce niveau, les propositions de Bakhtine et celles de la sémiologie se rejoignent. Je ne développe pas ces points aujourd'hui bien connus et me contente de rappeler (en le modifiant en certains points) un schéma proposé par J.-B. Grize qui me permet de considérer -à ce niveau de la réflexion- T comme une schématisation:

SCHEMA 2



En résumé et en conclusion de cette première hypothèse et de ses hypothèses dérivées, retenons que penser ainsi le texte permet d'*inscrire la linguistique textuelle sur une base sémiologique*. Ceci me semble particulièrement utile pour aborder la description (tel sera au moins ici l'essentiel de mon propos). Je cite simplement M.-J. Borel [1983]:

La réalité, en tant qu'extérieure au discours ne peut jamais être présentée entièrement dans l'unité locale et momentanée d'une schématisation. Elle est nécessairement l'objet d'opérations de sélection et de réorganisation dont le résultat est fragmenté, partiel.

Ceci correspond parfaitement à la description et, plus largement, à ce que je dirais pour ma part de la façon dont un texte construit une certaine représentation discursive. En ajoutant qu'il n'y a de schématisation que par

et pour quelqu'un (B)*, on évite la réduction grammaticale du concept de texte. C'est en ce sens que j'oppose "grammaire de texte" et linguistique textuelle, en insistant sur l'importance de cette première hypothèse et de ses hypothèses dérivées.

1.2 HYPOTHESE 2 :

T EST UN PRODUIT CONNEXE, COHESIF, COHERENT (ET NON PAS UNE SUITE DE MOTS, PHRASES, PROPOSITIONS OU ACTES D'ENONCIATION SIMPLEMENT JUXTAPOSES).

Comme le soulignait Z.S. Harris lui-même:

Toutes les occurrences de la langue ont une cohérence interne. La langue ne se présente pas en mots ou phrases indépendantes, mais en discours suivi, que ce soit un énoncé réduit à un mot ou un ouvrage de dix volumes, un monologue ou une discussion politique. Les ensembles arbitraires de phrases ne présentent en fait aucun intérêt, si ce n'est pour vérifier la description grammaticale; et il n'y a rien d'étonnant à ce que nous ne puissions pas trouver d'interdépendance entre des phrases ainsi assemblées [1969: 10-11].

Afin de penser la *connexité-cohésion-cohérence* de T, je le définis comme le produit d'une double structuration (2.1), de deux types de représentations (2.2) et d'une double tension (2.3 et 2.4).

● HYPOTHESE DERIVEE 2.1: LA MISE EN TEXTE EST DETERMINEE PAR UNE DOUBLE STRUCTURATION.

- a) *Structuration primaire par le système de la langue* que Benveniste définit comme le plan "sémiotique" de la signifiante.
- b) *Structuration secondaire par la mise en discours*, c'est-à-dire le plan "sémantique" de la signifiante que Benveniste met en rapport avec l'énonciation.

En d'autres termes, comme fait de langue, T ne peut être considéré hors des micro-fonctionnements que la grammaire de texte répertorie un à un. La mise en discours n'est pas un phénomène purement aléatoire, des règles régissent l'ordre des mots, les niveaux intra-phrastique comme inter-phrastique. Selon une belle formule de F. Gadet, il s'agit bien de refuser autant le "mirage d'une langue sans règles" que le "fantasme d'une langue réglée de façon stable et catégorique" [1981: 124].

* "Le micro-univers qu'une schématisation élabore suppose, chez celui qui parle, une représentation de celui à qui il s'adresse et une anticipation de son objectif. Ces représentations vont déterminer en partie le choix des éléments de son discours, choix sur lequel se jouera la réussite ou l'échec de son intervention", D. MIEVILLE in BOREL *et.al.* 1983.

Si (a) renvoie aux règles qui permettent de construire les phrases de la langue, (b) amène la linguistique textuelle (qui intègre l'énonciation avec son "appareil formel") à décrire T comme une séquence "réelle", c'est-à-dire dans ce qu'elle a de répétable, mais aussi, constitutivement, d'unique et de non répétable. On retrouve là une dialectique du *même* (a) et de l'*autre* (b), de la *stabilité* et de la *différence* qu'il est indispensable de théoriser.

C. Fuchs a souligné récemment combien la limitation à la phrase, dans le domaine de la construction du sens (signification), pouvait apparaître comme une restriction dommageable:

Bien des ambiguïtés potentielles de phrases isolées ne subsistent pas dans un contexte plus large et, inversement, d'autres ambiguïtés sont engendrées par le tissage progressif des significations au fil du texte [1985: 21].

C'est en ce sens qu'elle peut ajouter:

Le texte est à la phrase ce que la phrase elle-même est au morphème: chacun joue, dans son ordre, le rôle de contexte plus large pour l'unité inférieure, lui permettant d'actualiser certaines de ses potentialités, tout en éliminant d'autres et en en réactivant de nouvelles.

Tout ceci doit toutefois être complété par l'hypothèse dérivée suivante.

● HYPOTHESE DERIVEE 2.2 : LA MISE EN TEXTE EST SOUS LA DEPENDANCE DE DEUX TYPES DE REPRESENTATIONS.

- a) Les unes *relatives à la situation d'énonciation-interaction* engageant des co-énonciateurs. C'est ce que je range, pour ma part, dans la DIMENSION CONFIGURATIONNELLE ou sens en situation, c'est-à-dire, d'une part, de la construction, par T, de représentations discursives et, d'autre part, de l'existence de relations argumentatives.
- b) Les autres *relatives à la catégorie textuelle*, que je redéfinis comme DIMENSION SEQUENTIELLE de la textualité.

Dans cette structure finalisée qu'est T, les dimensions configurationnelle et séquentielle sont absolument complémentaires. Retenons seulement ici que le passage de la séquence à la configuration correspond au passage de la séquence textuelle comme *suite* à la séquence comme *tout signifiant*. Je schématise ainsi cette complémentarité:

connexité } cohésion } cohérence }	SEQUENCE CONFIGURATION	{ Plan sémantique (Représentations discursives) { Plan argumentatif (Argumentation, énonciation)
--	---------------------------	---

• HYPOTHESE DERIVEE 2.3 : T. SUPPORTE UNE TENSION CONSTITUTIVE ENTRE CONTINUITE-REPETITION ET/VS PROGRESSION.

Cette tension constitutive apparaît aussi bien dans la description pragoise de la structure thème/rhème de la dynamique communicative et de la *perspective fonctionnelle de la phrase* que dans celle des présupposé/posé envisagée par O. Ducrot [voir 1972 surtout]. Les réflexions actuelles sur la *mémoire textuelle* [F. Corblin et F. Nef] et la *mémoire discursive* [A. Berrendonner] permettent d'affiner une première définition du type:

T est une suite bien formée d'unités (phrases, propositions, actes de langage ou d'énonciation) liées (= CONTINUITE) progressant vers une fin (PROGRESSION) [Voir aussi D. SLAKTA 1985].

La notion de "mémoire textuelle" permet de considérer le fait suivant: une fois encodée dans la représentation discursive, une unité textuelle devient le support d'éventuelles anaphores (référentialisation); les entités textuelles sont autant de potentiels antécédents d'anaphores. La notion de "mémoire discursive" permet d'ajouter à ceci le fait que les propositions énoncées par un énoncé antérieur font partie de la mémoire qui est bien ainsi un aspect de la continuité textuelle. Mais un énoncé, en fonction d'un principe de pertinence, est informatif s'il véhicule plus de croyances que son interprétant n'en possédait auparavant; soit un nouvel aspect de la progression textuelle et de la dialectique *stabilité (même) / différence(s) (autre)*.

On comprend, dans ces conditions, que le texte soit un dispositif à la fois mobile (progression) et relativement stable (continuité). Dire que la mémoire discursive est alimentée en permanence par les événements co(n)textuels, c'est aussi insister sur le caractère *progressif* et *partiel* de la construction, par T, des représentations discursives. Les marqueurs argumentatifs constituent autant de signaux de révision ou de conservation de ces représentations discursives.

On verra que, dans la description, la *cohésion* est assurée par le thème-titre (pantonyme de Hamon) et que la *progression* est nettement plus difficile à définir dans une séquence qui paraît avoir pour caractéristique la représentation d'une *simultanéité* (du tout et des parties). En fait, le rapport traditionnellement analysé du descriptif et de sa "narrativisation"-temporalisation (d'Homère à Flaubert) peut être considéré comme une tentative de résolution de la tension constitutive de la textualité dont il vient d'être question. Dans le *Laocoon*, Lessing décrit bien le problème auquel

Homère s'est trouvé confronté. Ou bien rester en deçà de la séquence descriptive en ne produisant que des micro-propositions descriptives insérées dans des séquences narratives:

Homère n'a généralement pour chaque chose qu'un seul trait descriptif. Pour lui, un vaisseau est noir, ou profond, ou rapide, et tout au plus noir et bien pourvu de rames: *il ne va pas plus loin dans la description* [Hermann : 111].

Ou bien entreprendre des séquences réellement descriptives, mais en introduisant une *progression* temporelle:

Si par exemple Homère veut nous montrer le char de Junon, il faut qu'Hébé le construise pièce par pièce sous nos yeux. Nous voyons les roues, l'essieu, le siège, le timon, les courroies et les cordes, non pas assemblées mais s'assemblant sous les mains d'Hébé [*Id.* : 112].

C'est le cas du célèbre bouclier d'Achille. Du point de vue qui est ici le mien, l'introduction de la succession temporelle d'actions n'est qu'une façon de résoudre un problème de textualité (séquentialité) dont l'ampleur apparaîtra mieux plus loin, avec l'hypothèse 4.

- HYPOTHESE DERIVEE 2.4 : LA LECTURE-COMPREHENSION DE T PEUT ETRE Pensee EN TERMES DE RESOLUTION DE PROBLEMES.

Des hypothèses précédentes découle une autre réalité textuelle: l'opposition souvent relevée entre *textes transparents* (c'est-à-dire présentant des problèmes triviaux de compréhension) et *textes opaques* (présentant des problèmes sérieux). Je rappelle que R. de Beaugrande définit ainsi la résolution de problème(s): "Etat à partir duquel l'atteinte de l'état suivant n'est ni certaine ni obligatoire" [1984: 358]. Une nouvelle tension apparaît ici: entre textes plus ou moins transparents et textes plus ou moins opaques.

Le système totalement stable (T + transparent = sans problèmes) n'est ni souhaitable ni même probablement possible dans les langues naturelles:

Aucun texte ne peut rendre explicite toutes les liaisons et chaque texte est d'une certaine manière unique. Un texte qui ne comporterait que des problèmes triviaux et des occurrences fortement probables serait de peu de valeur et les lecteurs y accorderaient très vite peu d'intérêt [R. de BEAUGRANDE 1984].

Comme le soulignent aussi bien U. Eco que R. de Beaugrande, un T présentant en revanche de nombreux problèmes sérieux et des occurrences peu prédictibles dépasserait les capacités de traitement de la plupart des lecteurs.

La description apparaît comme une bonne illustration de tout ceci. Il n'est pas rare de voir la littérature comme le langage ordinaire jouer

Assurément, "foliacés" (PR2) peut apparaître aussi comme un signe opaque pour le lecteur qui ne dispose pas, dans sa mémoire à long terme, d'une définition du genre "qui a l'aspect ou la forme d'une feuille".

Retenons essentiellement de cette dernière hypothèse qu'elle permet d'affiner les hypothèses 1.2, 1.3 et 1.4 et que la communication textuelle apparaît "comme une succession de phases de perte et de rétablissement d'une stabilité suffisante" mais, comme le précise R. de Beaugrande, *probablement non totale*.

1.3 HYPOTHESE 3 : DES NIVEAUX DE TEXTUALITE LOCALE ET GLOBALE DOIVENT ETRE DISTINGUES

Très succinctement ici, je crois indispensable de distinguer:

- a) *AU NIVEAU MICRO-TEXTUEL*: (a1) une *connexité locale* (morpho-syntaxique); (a2) une *cohésion-progression locale* (entre phrases: la progression thématique et le dynamisme communicatif, entre micro-propositions: assignation des valeurs de vérité-validité dans les univers de croyance sous-jacents aux représentations discursives); (a3) une *cohérence locale* (entre actes d'énonciation et actes de langage, plans d'énonciation aussi).
- b) *AU NIVEAU MACRO-TEXTUEL*: (b1) une *connexité globale* de la séquence et/ou du T (celle des "grandes masses verbales de Bakhtine que je redéfinis plus loin en séquences: plans de texte et super-structures typées articulant les macro-propositions); (b2) une *cohésion globale* (celle de l'isotopie et de la macro-structure sémantique de la séquence ou du texte dans son ensemble. Voir Adam [1986] à ce sujet); (b3) une *cohérence globale* (celle de la dimension argumentative globale de la séquence ou du texte, à travers le macro-acte de discours explicite ou à dériver).

Cette distinction entre dimensions locale micro-textuelle et globale macro-textuelle me paraît un moyen de prolonger certaines propositions de T.A. van Dijk comme le fait suivant noté aussi bien par Ewald Lang, Halliday et Hassan ou Paul Ricoeur: la signification d'un texte -l'information qu'il apporte- est un tout qui est plus que la somme (ou la liste) des significations des phrases qui le constituent.

- HYPOTHESE DERIVEE 3.1 : IL EXISTE UNE ASYMETRIE ENTRE PLANS LOCAL ET GLOBAL DU TEXTE.

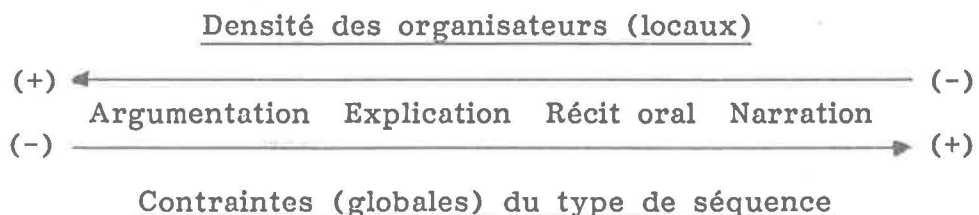
Cette asymétrie tient à l'*autonomie relative du micro-niveau local, partiellement surdéterminé par le macro-niveau global* dans ses dimensions séquentiel-

le comme configurationnelle.

C'est un peu ce que veut dire R. de Beaugrande quand il écrit que :

chaque sous-système d'un texte (par exemple le lexique , la grammaire, les concepts, les étapes d'un plan, les actes de parole et ainsi de suite) fonctionne en partie d'après ses propres principes internes et en partie selon des demandes ou des rétroactions des autres sous-systèmes [1984: 356].

Le meilleur exemple est probablement celui de l'emploi de l'imparfait et du passé simple dans une séquence narrative. La surdétermination (B sur A) partielle a pour conséquent un emploi plus massif de l'imparfait dans l'état initial (macro-proposition orientation-exposition) alors que le passé simple marque la complication, souligne le déclenchement du récit, de la suite événementielle proprement dite. Cette règle textuelle précocement acquise par les enfants n'est toutefois pas absolument linéaire et stricte. D'autres effets de sens peuvent guider un renversement de cette tendance. Autre exemple: l'emploi de la majuscule est guidé par des données morpho-syntaxiques (marque du nom propre et de l'initiale de phrase) dans l'usage prosaïque ordinaire du langage. Dans le type de séquence que j'appelle (faute de mieux) "rhétorique-poétique", la majuscule (peut) marque(r) l'initiale de vers et donc une donnée rythmique-métrique d'un ordre non morphologique. C'est un aspect de la mise en texte-séquence. Un dernier exemple intéressant va introduire notre propos sur la description: une recherche récente de J.-P. Bronckart et B. Schneuwly tend à prouver que la densité des organisateurs textuels (facteurs de connexité locale comme *et; puis, alors, ensuite; quand, avant que, hier, le lendemain; mais, car, or, parce que, si d'ailleurs,* etc. ainsi que certains phénomènes anaphoriques) est d'autant plus grande que les contraintes (globales) macro-séquentielles (super-structures et plans de textes) sont moindres. Ce qu'on peut résumer ainsi:



La question qui nous concerne très directement ici est celle de la place de la description sur ces deux axes, c'est-à-dire celle de la spécificité de son organisation séquentielle globale (super-structure ou simples plans de textes?)

et de ses marques locales (organiseurs).

- HYPOTHESE DERIVEE 3.2: T EST SOUMIS, A LA FOIS, A UN TRAITEMENT "VERTICAL" ET A UN TRAITEMENT "HORIZONTAL".

Cette hypothèse vise à préciser le point précédent et la citation de R. de Beaugrande donnée plus haut. Ce que dit ce dernier n'est, en effet, pertinent qu'à la condition de considérer à la fois le traitement vertical (*base (A) - sommet (B) / sommet (B) - base (A)*) et le traitement horizontal des unités du plan local (A1-A2-A3) comme du plan global (B1-B2-B3). En posant cet élargissement, on peut parler, avec R. de Beaugrande, d'une interaction entre sous-système *régulière mais, le plus souvent, symétrique*: "Il n'existe pas de correspondance terme à terme fixe entre opérations, fonctions ou éléments" [1984: 356].

A titre d'exemple, une marque locale (A) comme le passé simple suffit à induire un traitement de l'information propositionnelle comme partie d'une séquence (B) narrative. De même, la conscience du fait que le texte ou la séquence soit narrative ("Il était une fois...", "Je vais vous raconter une histoire") ou descriptive ("je décrirai à présent...") entraîne un tri particulier de l'information: par exemple, le traitement du début d'un récit est nettement plus lent que la suite; l'attention aux micro-propositions évaluatives sera utilisée pour construire la "morale" (explicite ou implicite). Un syntagme introducteur (et/ou de clôture) d'une séquence descriptive pourra, comme Philippe Hamon l'a bien noté [1975 et 1981], induire une lecture différente de l'attention à la suite chrono-logique des événements narratifs. De même, par rapport au passé simple, une suite d'imparfaits pourra être le signal d'une zone textuelle descriptive (voire évaluative).

Le traitement "vertical" de l'information est à la source de la mise en paquets des micro-propositions, empaquetage qui permet de remonter, par les macro-propositions, à la structure séquentielle (plan du texte spécifique ou (super-)structure conventionnelle).

~~D'un point de vue "horizontal", on peut dire que comprendre, c'est percevoir-construire une organisation séquentielle locale (A1) et/ou globale (B1), effectuer des inférences locales (A2) et/ou globales (B2), identifier des intentions locales (A3) et/ou globales (B3). En d'autres termes:~~

- *T suppose (A)* comme lieu d'inscription des opérations d'anticipation et de contrôle des activités cognitives de l'interprétant; comme lieu d'inscription

des *instructions* (schéma 2). A la différence des travaux linguistiques [Ducrot, Caron, etc.] qui portent uniquement sur les marques locales (A1), j'insiste aussi sur les *instructions globales liées à la séquentialité*.

- *T se présente comme un ensemble d'informations (A2-B2) que le destinataire-interprétant aura à se représenter sur la base de marqueurs référentiels (qui renvoient à des individus avec leurs propriétés dans les univers de croyance) et de marqueurs argumentatifs [NEF 1986] ou signaux d'arguments [MARTIN 1985] qui visent à organiser/modifier les représentations de la mémoire discursive.*
- *T vise un but : agir sur des croyances et/ou des comportements en opérant sur les représentations discursives. Comme le note R. de Beaugrande, on peut, à ce niveau, dire que l'intentionnalité est*

actualisée dans le texte sous la forme d'une configuration qui impose des contraintes particulières aux tâches de lecture en vue d'aboutir à certains résultats [1984: 357].

1.4 HYPOTHESE 4 : T EST UNE STRUCTURE SEQUENTIELLE.

En d'autres termes, $T = n$. Séquences (complètes ou elliptiques).

- HYPOTHESE DERIVEE 4.1 : LA LINGUISTIQUE TEXTUELLE A POUR TACHE DE DECRIRE COMMENT SE CONSTITUE UN EFFET DE SEQUENCE.

Les opérations qui amènent un sujet à identifier un texte comme complet ($T = 1$ Séq.) ou une séquence dans un texte plus vaste sont des schémas de reconnaissance de structures plus ou moins conventionnelles avec leurs règles propres d'enchaînement (continuité-progression). La lecture-compréhension repose sur la reconnaissance de schémas de regroupement des (micro-)propositions.

Dans la dimension séquentielle, il convient de distinguer les *super-structures conventionnelles* (narratives, argumentatives, etc.) des simples *plans de textes*. Dans les deux cas, la structure hiérarchique est la même:

$T > (n) \text{ Séquences } > (n) \text{ macro-propositions } > (n) \text{ micro-propositions}$

Comprendre un texte, c'est reconnaître une structure séquentielle conventionnelle (super-structure) ou non (Plan) et, sur cette base, retenir des propositions pour établir, par exemple, un résumé. Ajoutons que les micro-propositions non retenues pour le résumé ne sont pas obligatoirement effa-

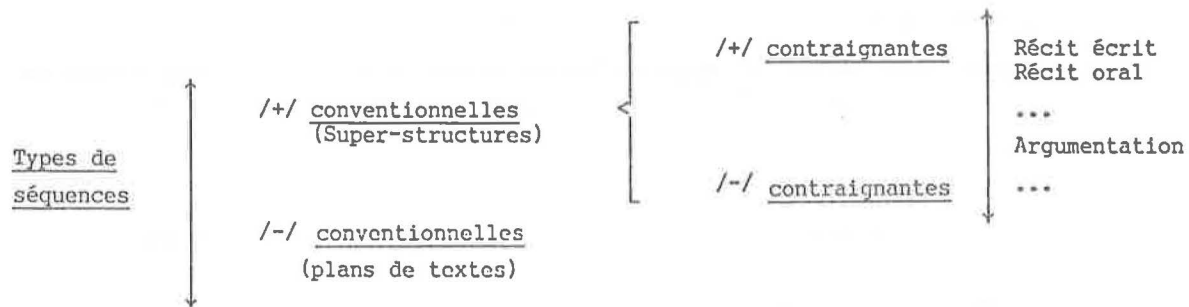
cées, elles peuvent servir (et être rappelées) dans un autre but.

On voit donc ce que peut être la tâche de notre réflexion sur la description: voir s'il est possible d'analyser: *l'effet de séquence descriptif* en termes hiérarchiques: *micro-propositions descriptives* < *macro-propositions descriptives* < *séquences descriptives* < *Texte*. Nous ne ferons qu'ébaucher ce point à la lumière de quelques exemples.

• HYPOTHESE DERIVEE 4.2: TYPOLOGIE DES SEQUENCES.

Renonçant à parler de typologie des textes, je crois en revanche indispensable de ranger les types de séquences sur une échelle de ce genre:

SCHEMA 3



On a vu plus haut que plus la séquence est conventionnelle et contraignante, moins elle semble avoir besoin de marques des phases de son "plan". En revanche, moins elle sera conventionnelle et plus les sous-titres, la numérotation, les blancs entre les paragraphes, les connecteurs-organisateur de type "premièrement", "d'une part...d'autre part", etc. joueront un rôle important. La question posée à notre corpus de séquences descriptives a donc été celle de leur place dans le schéma 3. Je formule actuellement l'hypothèse suivante: les descriptions présentent une régularité conventionnelle (un petit nombre de macro-propositions de base liés à des opérations élémentaires) qui m'incite à parler d'une super-structure descriptive. Mais le caractère non linéaire de la hiérarchie de ce type de structure séquentielle semble la placer nettement sous l'argumentation (vers le pôle /-/ contraignant). Ceci explique l'existence de sortes de *plans descriptifs* destinés à garantir la linéarisation de la séquence. Nous ne faisons que commencer à répertorier ces types de plans de textes et devons donc attendre pour nous prononcer sur ce dernier point, de toute évidence.

• HYPOTHESE DERIVEE 4.3 : HOMOGENEITE ET HETEROGENEITE CONSTITUTIVES DE T.

Si T se présente comme une *STRUCTURE TEXTUELLE HOMOGENE*, deux possibilités se présentent:

- Ou bien, *T ne comporte qu'une séquence élémentaire* (narrative, par exemple, on parlera alors d'un récit minimal).
- Ou bien, *T comporte n séquences de même type* (toute narrative, par exemple). Dans ce cas, deux nouvelles possibilités apparaissent: ces séquences peuvent se suivre linéairement et être coordonnées entre elles (c'est le cas du conte merveilleux); ces séquences peuvent être insérées les unes dans les autres en un point quelconque de la séquence principale (j'examine ces deux cas en envisageant aussi celui des séquences alternées dans *Le Texte narratif*, chapitre 4).

Si T se présente comme une *STRUCTURE TEXTUELLE HETEROGENE* (et c'est la manifestation la plus courante de la textualité, ce qui amène certains à déclarer que le texte ne comporte pas de macro-régularités), deux cas de figure doivent être de nouveau envisagés:

TYPE 1 DE STRUCTURE TEXTUELLE HETEROGENE:

Des séquences de types différents alternent, soit une *relation d'enchâssement* entre (séquence enchâssante et (séquence enchâssée)). Ce qu'on appelle l'exemplum narratif correspond à la structure: (*Argumentation (Récit)*). La présence de la description dans un roman correspond à une structure de type (*Récit (Description)*). La présence d'un récit dans la conversation donnera le modèle suivant: (*Conversation (Récit)*). Dans les trois cas mentionnés, il faut souligner l'importance des signaux démarcatifs. J'ai parlé ailleurs des signaux d'enchâssement d'un récit dans une conversation [1984 et 1985], Philippe Hamon a souligné l'importance des syntagmes introducteurs de séquence descriptive dans le récit réaliste (littéraire) [1981] et parlé avec précision aussi des "clausules" [1975].

Prolongeant son travail, je pense qu'il existe trois grands types de descriptions qui peuvent donner lieu dans la littérature réaliste-lisible aux trois syntagmes introducteurs suivants:

- Description du type VOIR:

<i>Personnage</i>	+	<i>Pause</i>	+	<i>Verbe de</i>	+	<i>Milieu</i>	+	<i>Objet de la</i>
<i>support</i>				<i>perception</i>		<i>transparent</i>		<i>description</i>
(1)		(2)		(3)		(4)		(5)

L'ordre d'importance de ces données (les deux dernières étant facultatives):

(5) - (3) - (1) - (2)(4). Un exemple suffira, tiré de *Premier de cordée* de Roger Frison-Roche:

(4) Ravanat et Servettaz (1) firent hâte un bon quart d'heure (2) avant d'entreprendre la grimpe de l'arrête. Ils soufflèrent longuement (2), admirant (3) le paysage (5) -familier pour le vieux tout nouveau pour le jeune- des Alpes Grées (5). La journée était magnifique et on pouvait discerner à l'infini (4) vers le sud les Alpes (5) se succédant en plans étagés; d'abord, toutes proches, les Alpes Valdotaïnes. (...)

- Description de type FAIRE:

<i>Personnage actif</i>	+	<i>(Personnage spectateur)</i>	+	<i>Verbe d'action</i>	+	<i>Objet de la description</i>
(1)		(2)		(3)		(4)

C'est à cette forme de description que se réfère Lessing dans le *Laocoon*, mais l'on pourrait aisément multiplier les exemples depuis Homère. Je renvoie seulement à la citation donnée plus haut au sujet de l'hypothèse 2.4 [p. 156]. C'est à ces deux premiers grands types descriptifs que se réfère spontanément Nathalie Sarraute lorsqu'elle déclare, au sujet de la célèbre pièce-montée de *Madame Bovary*:

J'y vois moi une pièce-montée que je peux regarder d'abord par la base [*description de type VOIR*] ou en voyant (2) le maître queux (1) qui a commencé à lui (4) faire (3) une base, puis la bâtit comme ça... [*Nouveau Roman: hier, aujourd'hui*, Tome 1, 10/18, no 720, 1972: 33].

- Description de type DIRE:

<i>Personnage non ou sous informé</i>	+	<i>Personnage informé et bavard</i>	+	<i>Verbe de parole</i>	+	<i>Objet de la description</i>
(1)		(2)		(3)		(4)

Il en va bien, d'une certaine manière, ainsi dans cette confrontation de deux discours dans une publicité automobile:

(5) Les hommes disent: allumage électronique intégral. Moi je dis: elle démarre toujours au quart de tour.
Demandez à une femme de vous parler de la LNA... Tout devient simple.
Quand les hommes vous en parlent, ils disent: km départ arrêté en 41"1. Moi je dis, c'est chouette d'arriver toujours à l'heure! Longueur hors tout: 3.40 m, je réponds: je me faufile n'importe où, je me gare partout. (...)

A ces types de syntagmes introducteurs, voire (c'est le cas de (5)) de structurateurs de la séquence entière, répondent les clausules: *cesser de*

voir (variante fin de la pause), *s'arrêter, se taire...*

TYPE 2 DE STRUCTURE TEXTUELLE HETEROGENE:

Les séquences de types différents n'alternent plus, mais sont, cette fois, mêlées. La relation sera alors dite de *dominante* selon une formule (*Dominante (Dominée)*) qui peut donner lieu à des poèmes narratifs (*Poème (Récit)*) ou descriptifs (*Poème (Description)*). Retenons, sans développer ce point que j'aborderai ailleurs, que les descriptions de type FAIRE peuvent aisément donner lieu à des textes de type (*description dominante (récit-narrativisation dominée)*) et les descriptions de type DIRE à un texte (*description dominante (conversation dominée)*). En d'autres termes, la description peut fort bien passer par le biais d'une narration ou d'une conversation, selon les deux structures élémentaires de base. Deux exemples pour expliciter ce que je veux dire par cette relation de *dominante*.

- (6) Lucile, la quatrième de mes soeurs, avait deux ans de plus que moi. Cadette délaissée, sa parure ne se composait que de la dépouille de ses soeurs. Qu'on se figure une petite fille maigre, trop grande pour son âge, bras dégingandés, air timide, parlant avec difficulté et ne pouvant rien apprendre; qu'on lui mette une robe empruntée à une autre taille que la sienne; renfermez sa poitrine dans un corps piqué dont les pointes lui faisaient des plaies aux côtés; soutenez son cou par un collier de fer garni de velours brun; retrousses ses cheveux sur le haut de sa tête, rattachez-les avec une toque d'étoffe noire; et vous verrez la misérable créature qui me frappa en rentrant sous le toit paternel. Personne n'aurait soupçonné dans la chétive Lucile, les talents et la beauté qui devaient un jour briller en elle.
[CHATEAUBRIAND: *Mémoires d'outre-tombe* 13, cité par P. HAMON 1981: 102].
- (7) Imaginez plusieurs milliers de mini-ordinateurs, à fonctions multiples, reliés les uns aux autres par des millions de lignes, chaque ensemble pouvant être comprimé dans l'espace de 1mm³. Ajoutez à cela un élégant système de conduits, apportant des matières premières et emportant des déchets, une patrouille mobile de sécurité et une énorme industrie chimique capable de synthétiser ou de détruire des milliers de substances en une seconde. Assemblez cette masse d'environ 1400 grammes dans la moitié supérieure du crâne humain. Cette description est, en fait, un modèle bien pâle et terriblement simplifié du cerveau.
[*L'illustré*, cité par D. APOTHELOZ 1983: 32].

Alors que (6) et (7) correspondent au schéma hiérarchique (*Description dominante (Instruction dominée)*), ce que les chercheurs rangent généralement dans la catégorie des descriptions d'itinéraires correspond en fait, à une relation de type (*Instruction (Description)*) inversant la dominante. En effet, ce qui prime alors, c'est un but pragmatique déclaré (faire faire)

et une séquence ordonnée d'actes. Je cite le début d'un texte de ce genre recueilli en situation d'enquête:

- (8) . Traverser le chemin de fer.
 . Prendre route et descendre tout droit jusqu'à l'église.
 . Continuer tout droit et descendre en traversant une route transversale.
 . Suivre le chemin qui tourne à droite en longeant les immeubles.
 . Prendre ensuite à gauche en descendant.
 . Traverser sur un petit pont.
 . Puis -la route et continuer tout droit sur un chemin avec des arbres à gauche.
 . Continuer tout droit, traverser le pont sur l'Yvette (...).

• HYPOTHESE DERIVEE 4.4 : SCHEMAS ET COOPERATION.

U. Eco a parlé de la coopération de l'interprétant en termes d'"initiative coopérative assez libre". Ainsi écrit-il:

On construit la Fabula au niveau d'abstraction que l'on juge interprétativement le plus fructueux. *Ivanhoé*, c'est soit l'histoire de ce qui arrive à Cédric, Rowena, Rebecca, etc., soit l'histoire du conflit de classes (et d'ethnies) entre Normands et Anglo-Saxons. Cela dépend de ce que l'on veut en faire [1985: 135].

Dans le but d'éviter toute réduction de la textualité à la part intentionnelle-instructionnelle et à l'aspect conventionnel et stéréotypé des super-structures, je crois utile de garder la notion de *schéma de texte* (même si mon emploi ne correspond pas tout à fait à celui des psycho-cognitivistes) pour simplement souligner que l'interprétant, en fonction du but qu'il se fixe, se soumet ou non à la super-structure ou au plan de texte. Dans l'esprit de Kintsch et Van Dijk, je rappelle que, lié au but du lecteur, le schéma de texte dirige la sélection et le classement hiérarchique de l'information propositionnelle: les micro-propositions sont considérées comme pertinentes et intégrées au schéma global, ou bien, jugées non pertinentes, elles sont supprimées. Une super-structure textuelle, n'est donc qu'un schéma conventionnel reconnu et utilisable par le lecteur/auditeur.

La superposition du schéma sur la super-structure ou sur le plan de texte donne lieu à plusieurs alternatives:

- ou bien le texte comporte une super-structure conventionnelle ou un simple plan de texte; dans ce cas nouvelle alternative:
- ou bien le texte est abordé dans le sens de la super-structure, ou bien le but fixé par (ou fixé à, dans le cas d'une consigne par exemple) l'interprétant diffère et, dès lors, le traitement des informations en pertinentes / non pertinentes, plus / moins pertinentes ne sera pas réglé par la super-structure, mais par les intérêts, les buts ou la consigne suivis par

le lecteur-interpétant.

- Dans l'autre alternative, ou bien le texte, dépourvu de structure conventionnelle sera traité avec/dans un but précis qui compensera sa faible structuration séquentielle, ou bien, le but restant vague, il ne sera même pas nécessaire de parler de schéma réglant les macro-opérations qui assurent le traitement de l'information (est-ce cela la lecture ou l'écoute flottante(s)?)

2. LINGUISTIQUE TEXTUELLE ET SEMIOLOGIE: ASPECTS DE LA SEQUEN- CE DESCRIPTIVE

2.1 Des opérations à la structure séquentielle

Dans un article important, D. Apothéoz [1983] a essayé de décomposer les "micro-activités spécifiques" qui sont probablement à la base de la schématisation descriptive. Dans le cadre de la présente recherche, je tiens à souligner l'apport sémiologique pour une approche de la description.

Je rappelle d'abord que la notion même de SCHEMATISATION présente l'intérêt de signaler à la fois un *processus* (pour nous le *descriptif*) et un *résultat* (une *description* donnée). J.-B. Grize [1974] a explicité son emprunt à Gonseth [*Les mathématiques et la réalité*, Alcan, 1936] de la notion de "schéma" avec ses quatre caractères fondamentaux. De cette présentation, je retiens qu'une schématisation:

- (1) *Ne fournit qu'une description sommaire* : "en fonction de la fin qu'elle se propose, elle ne retient que l'essentiel, supprimant (...) les éléments parasites".
- (2) *Elle pourrait être complétée*. Vrai de la conversation et de l'argumentation, ceci l'est plus encore de chaque description, susceptible d'être toujours prolongée à l'infini. C'est exactement ce que note Claude Simon au début de *Leçon de chose* :

La description (la composition) peut se continuer (ou être complétée) à peu près indéfiniment selon la minutie apportée à son exécution, l'entraînement des métaphores proposées, l'addition d'autres objets visibles dans leur entier ou fragmentés par l'usure, le temps, un choc (soit encore qu'ils n'apparaissent qu'en partie dans le cadre du tableau), sans compter les diverses hypothèses que peut susciter le spectacle (...)

- (3) *Elle possède une structure propre, intrinsèque*. J'insisterai surtout ici sur ce point, essentiel selon J.-B. Grize.
- (4) *Elle possède une signification extérieure* "grâce à quoi (elle) peut s'inscrire dans le contexte des actions pratiques".

D. Apothéloz prolonge ceci de la façon suivante:

- (I) *"Il est toujours possible de continuer une description"*; soit le point (2) ci-dessus. "Il s'agit d'un type de discours où la fin n'apparaît jamais comme nécessité" -à la différence du récit- "Son expansion s'arrête là où son auteur estime en avoir assez dit pour les besoins de la communication"; point (3) ci-dessus.
- (II) *"Une description manifestera très souvent une structure arborescente, mode d'organisation privilégié lorsqu'il est nécessaire de penser simultanément partition, expansion, organisation hiérarchique et unité"*, soit le point (3) ci-dessus.
- (III) Pour rendre compte du point (II)-(3), D. Apothéloz souligne qu'il est "fructueux" de *recourir à la notion de classe-objet* :

Classe non ensembliste dans laquelle peuvent entrer un nombre à priori indéterminé et non calculable d'éléments qui ont pour seul point commun d'avoir tous quelque chose à faire avec la dénomination générique de la classe"

Il désigne ces éléments comme des *aspects de l'objet* qui, ensemble, constituent un "*faisceau*".

Ce dernier point, qui se trouve au centre de la réflexion sémiologique, est approfondi ici même dans l'article de D. Miéville. M.-J Borel et C. Wulser-Péquegnat [1983: 3] ont aussi souligné qu'un objet de discours "se présente comme un faisceau d'aspects dont il est le centre d'un point de vue notionnel". C'est ainsi que, pour ma part, j'explique la macro-structure sémantique (B2 de l'hypothèse 3) de la séquence descriptive (quelle que soit son expansion textuelle). P. Hamon avait déjà noté que le fait de pouvoir réduire (résumer) immédiatement un fragment textuel (par exemple une description d'un château) à un mot (le nom propre "Château de Chambord", par exemple) est très précisément ce qui définit fondamentalement le "système descriptif".

En abordant dans cet esprit la question maintes fois mentionnée de l'expansion propre à toute description, on peut dire que les

aspects sur lesquels se centre l'identification d'un objet dans la schématisation peuvent cesser d'être importants si la perspective change, au profit d'autres qui se trouvent également dans le réseau de la même no-

tion et deviennent à leur tour centre d'attention [BOREL & WULSER-PEQUEGNAT 1983: 3].

C'est ce que précise fort bien D. Apothéloz :

Globalement parlant, une description résulte d'une sorte de mise en équivalence d'unités qui ont été prélevées sur l'objet et qui sont comme autant de points d'ancrage de prédicats descriptifs, ces derniers pouvant eux-mêmes contenir des unités qui sont susceptibles à leur tour de constituer le lieu de nouveaux points d'ancrage d'autres prédicats descriptifs, et ainsi de suite [1983: 5].

En d'autres termes, les objets d'une schématisation descriptive sont traités comme des *classes-objet* [voir D. Miéville] et il faut passer de l'idée de "points d'ancrage" à celle d'*opération d'ancrage* définie ainsi par M.-J.

Borel: par cette opération

le discours indique ce dont il va parler au moyen d'un signe indicateur qui renvoie à un ensemble de significations *préconstruites* (...) que filtre le sens du signe [1984: 177-178].

Ce "signe", c'est le "pantonyme" de P. Hamon, que j'appelle, pour ma part, le *thème-titre* et qui déclenche, qui appelle la classe-objet. On peut ainsi résumer le processus:

OPERATION D'ANCRAGE



Cette opération de base explique le fonctionnement descriptif dans ses manifestations linguistiques les plus comme les moins développées.

Pour ne prendre qu'un exemple très simple, le faisceau d'aspects suivant: *pipe, bouche de travers, gros bras, épinards, Olive, marin*, renvoie, pour presque chacun d'entre nous, très explicitement, à Popeye et, à l'inverse, dire "Popeye" déclenche tout ou partie de ce faisceau d'aspects (plus d'autres encore). M.-J. Borel insiste fort justement sur ce qu'elle appelle la "logique des parties et des tous" [1984: 178], logique synecdochique par excellence. Cette logique s'applique parfaitement à la description, elle explique que l'énumération des éléments de la classe soit, par définition, infinie et que, de plus, on puisse "traiter d'un tout comme d'une partie et réciproquement".

Ce point est bien mis en évidence lorsque D. Apothéloz définit ce que j'appellerai les *macro-opérations* qui structurent l'activité de schéma-

tisation descriptive. Je fais actuellement l'hypothèse que ces macro-opérations sont à la base de la production comme de la compréhension des textes-séquences descriptifs.

L'opération d'ancrage

Cette première opération m'amène à poser le th-titre (objet du discours) en haut de la structure arborescente pressentie par D. Apothéloz (point (II)). Repère et générateur de la classe-objet, il joue, d'un point de vue cognitif, un rôle d'activation essentiel (appel aux savoirs mémorisés par le sujet).

Opération d'affectation

Inverse de la précédente, cette opération apparaît comme l'apport d'une solution à une sorte d'énigme. L'absence de thème-titre (et donc d'ancrage) à l'initiale d'une séquence descriptive laisse apparaître un manque. Ainsi en va-t-il dans l'exemple (1) cité plus haut et l'on pourrait citer de nombreux textes. Certains travaux de psychologie cognitive confirment le fait que la présence d'un th-titre rend toujours le texte plus lisible-compréhensible (même si la mémorisation d'une description reste nettement plus difficile que celle d'un récit de même longueur).

Opération d'assimilation

D. Apothéloz décrit aussi cette opération qui consiste classiquement à "rapprocher les faisceaux d'aspects de deux objets à priori étrangers l'un à l'autre". La note de la page 11 dit très clairement que

l'analogie consiste à assimiler provisoirement un objet problématique (celui à propos duquel on entreprend de construire un certain savoir) à un objet mieux connu ou plus familier [1983: 11].

On a vu certains effets de cette opération dans les exemples (2) et (3) cités plus haut. Je ne reviens pas sur ce point.

Il me semble que cette opération d'assimilation est essentielle et que ses manifestations linguistiques vont des simples *comparaisons* et *métaphores* à la *négation* (moyen de décrire un objet en spécifiant ce (ou celui) qu'il n'est pas, ce qu'il ne possède pas comme partie ou comme propriété) ainsi que, d'un point de vue local comme global, la *reformulation* (reformulation d'un th-titre, par exemple, opération extrêmement fréquente dont on verra un exemple littéraire célèbre plus loin).

Opération d'aspectualisation

Il s'agit-là de l'opération descriptive la plus évidente, opération par laquelle sont introduits différents aspects de l'objet :

Cette notion étant entendue dans un sens très large, et désignant aussi bien des parties concrètes physiquement isolables que des propriétés, des qualités, mais aussi des souvenirs, des désirs, bref, toutes sortes de connotations. Dans chacun de ces cas, il est question d'appréhender et de montrer l'objet sous (et par) certains de ses aspects [1983: 8].

Je reviendrai plus loin sur cette opération pour tenter de voir comment le descriptif met de l'ordre dans cette énumération un peu trop vague des aspects. Reste une dernière opération :

Opération de thématisation

Par cette opération essentielle, quasi inverse de la précédente, "tout aspect est susceptible (...) d'être thématisé" [1983: 9], c'est-à-dire de devenir un nouveau (sous) thème, une nouvelle classe-objet. Dans ma terminologie, un aspect peut devenir (sous) th-titre d'une (sous) classe-objet. Le terme même de "thématisation" me semble donc convenir parfaitement malgré l'interférence avec la notion pragoise de *thème* (dans le couple thème-rhème et la progression thématique). L'opération d'ancrage et l'affectation portent sur l'*hyperthème*, la thématisation sur les thèmes éclatés (parties de l'*hyperthème*) ou sur les thèmes apparus dans la sphère (proche ou lointaine) de l'*hyperthème* que j'appelle ici le th-titre.

Ces cinq opérations élémentaires permettent d'émettre des hypothèses sur diverses activités logico-discursives du descripteur comme du descriptaire. Je formule l'hypothèse que ces cinq opérations simples sont effectivement à la base de la production comme de la compréhension des séquences descriptives. Afin de vérifier (partiellement) cette hypothèse, j'examinerai d'abord ce que j'appelle la dimension configurationnelle de la séquence et je montrerai au passage comment j'interprète, dans mon modèle, les propositions sémiologiques (2.2); j'examinerai ensuite comment les opérations envisagées interviennent dans la super-structure descriptive que je développerai avec ses macro-propositions spécifiques (2.3). Pour conclure, j'examinerai un exemple en revenant sur les dimensions configurationnelle (3.1) comme séquentielle (3.2).

2.2 Dimension configurationnelle de la description

Dans *Sémiologie du raisonnement* [GRIZE éd. 1984: 192 sqq.],

D. Apothéloz distingue une "opérativité interne", liée au répertoire de l'objet, et une "opérativité externe", liée quant à elle à la potentialité argumentative des objets schématisés par le discours. Cette distinction fonctionne, selon moi, sur un plan particulier de la textualité et elle me permet de préciser ce que j'entends par *dimension configurationnelle* dans le cas particulier de la description.

Avec l'opérativité interne, il s'agit de manipuler des représentations: le "répertoire" est lié à la mémoire discursive, aux pratiques discursives antérieures qui ont permis aux sujets de mémoriser des savoirs; c'est ce que je signalais plus haut avec l'exemple de Popeye.

Avec l'opérativité externe, il est question des effets, des transformations des représentations, des connaissances; il est question de l'action du discours sur les représentations discursives qui se trouvent renforcées (confirmation) ou modifiées (révision). A ce niveau, on peut effectivement dire que l'expansion de la séquence descriptive s'arrête là où son auteur estime en avoir dit assez *pour les besoins de l'interaction*, c'est-à-dire en fonction des savoirs (réels ou prêtés) de son interlocuteur-co-énonciateur et du principe de pertinence.

Ces deux "opérativités" correspondent à ce que j'appelle, plus haut, la *dimension configurationnelle* du texte (hypothèse 2.2). Si D. Apothéloz peut dire que l'opérativité externe passe par l'opérativité interne et ajouter que "la potentialité argumentative des objets du discours est évidemment liée à leur répertoire" [1984: 193], c'est, à mon sens, dans la mesure où l'interaction comme visée du locuteur-énonciateur sur le (les savoirs du) destinataire-co-énonciateur est liée à l'activation du "répertoire" dans la mémoire (mémoire à long terme). Le th-titre joue un rôle fondamental dans ce déclenchement préalable ou retardé, explicite ou implicite (à reconstruire dès lors, par l'interprétant). En d'autres termes, je dirai que *la dimension* (l'opérativité) *configurationnelle est liée à la macro-structure sémantique* (opérativité interne) *et à l'orientation argumentative* (opérativité externe).

J'ai montré ailleurs la complexité relative de l'établissement de la macro-structure sémantique des textes-séquences narratifs [1985, chapitre VII et 1986]. La nature même de la description rend cette opération beaucoup plus aisée. L'établissement de la macro-structure sémantique (M.S.S.) des séquences descriptives peut être ramenée à un schéma de base simple.

En effet, si par définition on appelle M.S.S. l'unité thématique

globale de la séquence (ou du texte) -quelle qu'en soit la longueur- il faut rappeler que relier entre elles des propositions locales (micro-niveau) n'est jamais suffisant, en plus de la connexité, "il doit exister une contrainte globale qui établit un tout significatif" [KINTSCH & VAN DIJK 1978: 89]. Pour établir le "tout-significatif" qu'est la M.S.S. d'une séquence descriptive, il faut que le lecteur-auditeur puisse construire une base de texte cohérente. Pour ce faire, la cohésion référentielle joue un rôle déterminant: "Le premier pas dans la formation d'une base de texte cohérente consiste à examiner sa cohérence référentielle". W. Kintsch et T.A. van Dijk ajoutent (en fonction de ce principe et de mon hypothèse 4.4):

Si une base de texte est jugée cohérente, c'est-à-dire s'il y a chevauchement d'argument entre toutes les propositions, elle est acceptée pour un traitement ultérieur; si des trous sont trouvés, des processus d'inférence sont mis en oeuvre pour les combler; de manière plus précise, une ou plusieurs propositions seront ajoutées à la base de texte pour la rendre cohérente [1978: 93].

L'importance de la progression thématique comme facteur de répétition-cohésions est ici évidente. Sans développer et selon la terminologie choisie plus haut, je dirai que la M.S.S. assure, *sur la base du th-titre*, la cohésion référentielle de la séquence descriptive.

Tout ceci s'éclaire encore si l'on pense bien le descriptif dans son rapport avec ce qui est à la base du "répertoire": la structure

Dénomination —→ *Expansion-définition*

qui est proprement (comme A.J. Greimas et Philippe Hamon l'ont déjà signalé) la structure du dictionnaire (de langue comme encyclopédique). Qu'une schématisation discursive, qui a directement à voir avec les savoirs encyclopédiques (possédés ou à acquérir), des sujets, se fonde sur une telle structure de base, ne semble pas étonnant. C'est ce que Barthes avait déjà noté page 45 du *Plaisir du texte* :

Le modèle (lointain) de la description n'est pas le discours oratoire (on ne "peint" rien du tout), mais une sorte d'artefact lexicographique.

D'autres sémioticiens ont relevé le même fait; ainsi M. Riffaterre:

Le système descriptif, dans le cas le plus simple ressemble à une définition du dictionnaire [1979: 51].

Par *système descriptif*, j'entends le réseau verbal figé qui s'organise autour du mot noyau, réseau fait de métonymes de ce noyau sur le plan lexical, reliés entre eux par des stéréotypes syntaxiques [1978: 194].

Dans un article encore nettement antérieur, M. Riffaterre insistait déjà sur

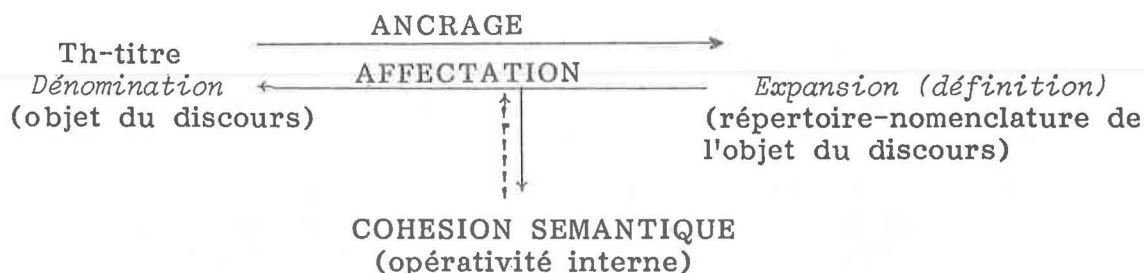
l'essentiel:

Le texte n'est pas simplement découvert à la lecture: il est *reconnu*, comparé aux phrases stéréotypées qu'il reproduit ou transforme; la mimésis est donc tout entière perçue non par rapport à des référents ou des signifiés, mais par rapport à des *formes* verbales, à des mots déjà arrangés en *textes*. Certes, le modèle idéal de l'ensemble du système est bien un signifié. Mais tout se passe comme si le signifié n'existait dans l'esprit que sous forme de groupes de signifiants, de séquences toutes faites [repris dans 1976: 146].

Lues à la lumière de Bakhtine-Volochinov, ces remarques prennent tout leur sens. Je pense surtout à leur théorie de la compréhension active: "A chaque mot de l'énonciation à décoder nous faisons correspondre une série de mots à nous, formant une réplique" [1977: 146].

Dans tous les cas, retenons qu'apparaît nettement ici un rapport entre lexique disponible et monde découpé-construit. Il me paraît utile de partir de cette idée d'*artefact lexicographique* et de réseaux lexicaux de métonymes organisés autour d'un noyau (th-titre) pour penser, au-delà des "aspects" de l'objet, la *cohésion macro-structurelle* de toute séquence descriptive. Dans la remarque d'A.J. Greimas, pour qui l'*expansion-définition* de l'article de dictionnaire présuppose celle de *condensation* de la *dénomination* [1970: 296], je vois la confirmation de l'opération d'ANCRAGE. De même, lorsqu'il précise que, dans l'écriture cruciverbiste, l'inventaire des définitions offert au lecteur amateur de mots-croisés apparaît comme une sorte de dictionnaire à l'envers [1970: 297], puisqu'une liste de définitions (expansion) renvoie aux dénominations à intégrer dans la grille en vertu de certaines contraintes du signifiant. Il met l'accent sur l'opération inverse d'AFFECTION.

Tout ceci m'amène à dire que résumer une séquence descriptive c'est donner une dénomination (le th-titre) qui *condense* l'expansion textuelle descriptive. En résumé, je dirai que la M.S.S. est tout entière dans la relation suivante:



Si l'on passe à présent de l'opérativité interne, liée à l'organisation discursive des représentations des sujets, à l'opérativité externe et à la dimension configurationnelle dans son ensemble, on peut dire que celle-ci passe de la production d'(au moins) une *isotopie* liée au sens en situation.


La plupart du temps, tout comme dans le cas des séquences narratives, la description est accompagnée d'une instruction (au moins une) pour la construction du sens configurationnel. Dans l'exemple (9), on voit bien que l'établissement du sens configurationnel de la séquence descriptive passe conjointement par le fil de la M.S.S. (avec ses séries propres) et par une isotopie supplémentaire:

- (9) D'ailleurs, en y regardant de très près, tout est rire chez elle. Les cheveux gris qui se retroussent, le grain de beauté sur le menton avec ce drôle de poil frisé, le vieux pantalon de velours qui rigole à la plieuse des genoux, et l'écharpe immense, en tortillon autour de son cou maigre. [A. GIRARDOT, *Paroles de femmes*. Ed. no 1, 1981: 13].

La séquence descriptive dans son ensemble est dominée par le connecteur-signal d'argument "D'AILLEURS". Le seul emploi de ce marqueur argumentatif suffit à signaler que (9) va servir d'argument allant dans le même sens que ce qui a déjà été dit (je cite le début de ce même premier paragraphe du second récit):

- (10) Charlotte Shearer mérite d'être présentée dans toute la splendeur de ses 75 ans. Maigre le dos voûté irrémédiablement, traînant ses pauvres pieds dans d'innommables chaussons, mais l'oeil bleu rigolo, la ride en trompette, et le nez dans le même sens. Le sens de l'humour. Charlotte est une gaie. Elle l'a toujours été. Contre vents et marées, déprime et coups du sort, Charlotte Shearer a toujours prié, devant un événement quelconque, le parti du rire. D'ailleurs... (9)

Je n'ai pas la place d'analyser (9) et (10) dans le détail, retenons seulement ici que le renversement argumentatif amorcé par MAIS (10) est prolongé par D'AILLEURS (9) qui signale que la description (9) va dans le même sens, argumentativement, que la proposition de synthèse qui accorde au th-titre (*Charlotte Shearer*) une propriété (PROPR.) particulière au moyen d'un prédicat qualificatif ("... *est une gaie*"). Il ne s'agit pas seulement de décrire une dame de 75 ans, mais de la décrire comme "gaie". Le sens configurationnel est donc très explicitement donné:

SENS CONFIGURATIONNEL  Prendre la description (9) comme un *argument* pour une certaine conclusion.
Isotopie du *rire* comme fondement de l'organisation (ré-organisation) macro-structurale.

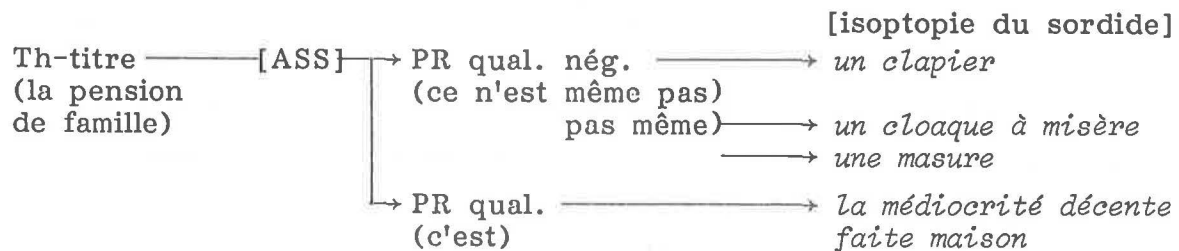
A la *cohésion référentielle* (M.S.S.: description d'une vieille dame) s'ajou-

te une *cohérence argumentative* déclarée.

Il faut insister aussi sur l'importance (et la fréquence) des reformulations du th-titre. Ainsi dans ce paragraphe de *La chasse à l'ours* de Lucien Bodard:

- (11) La pension de famille, la dernière demeure d'Anne-Marie. Pire, cent fois pire que tout ce que je m'étais représenté lorsque je m'essayais aux apitoiements. Ce n'est même pas un clapier, pas même un cloaque à misère, une mesure où ma mère aurait pu être superbement clocharde, reine poubelle, c'est au-dessous encore, un absolu dans l'horreur: la médiocrité décente faite maison, sur la peau paysagée du rêve méditerranéen [Grasset, 1985: 50].

Les reformulations successives confirment l'importance de l'*opération d'assimilation* et l'utilité d'intégrer la négation dans ce type de reformulation (pour les trois premières reformulations):



Le sémantisme du th-titre, et donc la construction de la M.S.S., apparaît bien directement sous la dépendance de cette opération d'assimilation.

Je reviendrai plus loin sur un exemple célèbre et plus délicat: la description de la casquette de Charles Bovary au tout début (§6 et §7) du roman de Flaubert. Mais il me faut auparavant définir la structure séquentielle descriptive ou super-structure de la description.

2.3 Structure séquentielle de la description

L'*opération d'aspectualisation* est assurément à la base du développement du descriptif dans son expansion minimale (simple mot descriptif ou courte phrase, par exemple) comme maximale (séquence ou texte que nous appelons "description"). Je propose, pour ma part, d'envisager trois macro-aspects qui correspondent aux trois macro-propositions de base de toute séquence descriptive. Une quatrième macro-proposition (la plus facultative des quatre) découle de l'*opération d'assimilation*.

Avant de préciser ceci, et pour mettre de l'ordre dans l'énumération de D. Apothéloz qui mentionne "les parties concrètes physiquement isolables", les "propriétés", "qualités", les "souvenirs", "désirs" et "toutes

sortes de connotations", je crois utile de revenir tout simplement à la distinction de quatre types de relations envisagée par Jean Ricardou:

La situation marque le rapport de l'objet décrit: soit à un ensemble plus vaste dont il fait partie ou *hyper-objet*, soit un objet proche ou *para-objet*. La *qualification* marque le rapport de l'objet avec l'une de ses *qualités*. La *composition* marque le rapport de l'objet avec l'une de ses parties ou *hyper-objet*; il va de soi que ce rapport peut s'accomplir par l'intermédiaire d'une qualification. La *comparaison* marque le rapport de l'objet ou d'un hyper-objet avec un objet extérieur ou *méta-objet*; il va de soi que ce rapport peut s'accomplir par l'intermédiaire d'une qualification [1978: 25-26].

La dernière relation ("comparaison") correspond à ce que j'ai dit plus haut de la plus vaste *opération d'assimilation*. En revanche, il me semble que les trois autres relations décrites par J. Ricardou correspondent à trois macro-aspects que je considère comme la base des propositions descriptives (comme je parle ailleurs, pour le récit, de macro-propositions narratives d'*orientation*, *complication*, etc. regroupant les micro-propositions). La relation que Ricardou appelle "composition" et ailleurs [1973: 124-26] "éléments", "objets secondaires intérieurs", éléments de l'objet principal, cette opération qui porte sur les PARTIES du *tout* que constitue l'objet de la description, forme ce que j'appellerai la proposition descriptive PARTIES (Pd. ou pd. PART). Cette première proposition est à considérer comme synecdochique par excellence, elle débouche sur l'énumération (cas limite le plus simple) de n. parties-éléments (relié(s) ou non entre elles (eux) par des connecteurs) de l'objet comme TOUT.

La relation de "qualification" ("L'objet principal jouit aussi d'un ensemble de *qualités*; couleurs, dimensions, formes, nombre, etc." [1973: 124] précise ailleurs Ricardou) correspond à une seconde proposition descriptive: PROPRIETES ou QUALITES (Pd. ou pd. PROPR.); elle porte donc sur la forme, la dimension/taille, la grosseur/corpulence, la couleur, la matière, etc. de l'objet principal ou des objets secondaires. Elle se développe sous formes de micro-propositions qualificatives (être rouge, gros, rapide, laid, etc.) ou fonctionnelles (sauter haut, courir vite, rouler rapidement).

A ces deux premières propositions de base s'ajoute une proposition qui ouvre l'objet de la description sur un ensemble plus vaste; celui sur la base d'une *relation métonymique*. C'est ce que J. Ricardou appelle la "situation". De cette proposition MISE EN RELATION-SITUATION (Pd. ou pd. SIT), je dirai qu'elle est dominée par les catégories de l'espace (SIT.Loc) et du temps (SIT.Tps) qui permettent de mettre l'objet décrit en relation (métonymique par excellence) avec d'autres objets (se-

conformes, extérieurs, contigus). J. Ricardou écrit fort justement à ce sujet:

L'objet principal fait partie d'un ensemble plus vaste: déterminer sa *situation* dans cet ensemble, par exemple du point de vue de l'espace et du temps, c'est faire surgir de nouveaux objets; les *objets secondaires extérieurs*, éventuellement matière à description [1973: 124].

Retenons surtout cette dernière idée: une *opération de thématization* (voir ci-dessous) peut amener l'*aspectualisation* d'objets apparus métonymiquement. Je reviendrai plus loin, à partir d'exemples, sur cette macro-proposition descriptive.

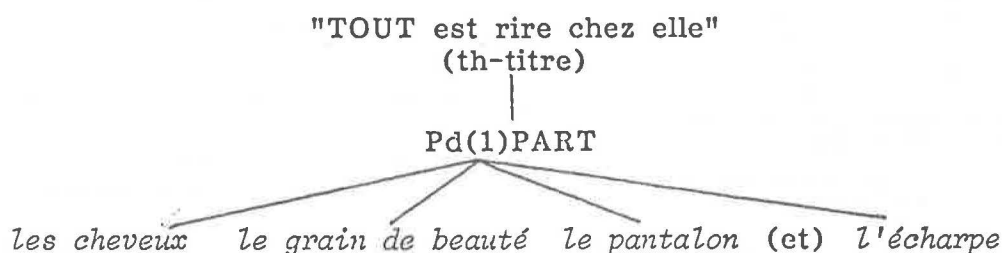
Nous disposerons d'un modèle théorique assez complet en ajoutant la dernière opération mentionnée, opération essentielle pour penser l'expansion descriptive, l'opération de thématization. Par cette opération essentielle, on comprend qu'une unité apparue dans le champ des macro-aspects (en position Pd. SIT ou Pd. PART) puisse devenir à son tour, par thématization, une (sous) classe-objet, un sous-th-titre avec, de nouveau, son faisceau d'aspects (nouvelle opération d'aspectualisation avec développement possible des micro-propositions pd. SIT, et/ou pd. PROPR. et/ou pd. PART et tout le jeu des autres opérations, dont surtout l'opération d'assimilation (ASS) qui peut donner lieu aussi bien à des micro-propositions (pd.ASS) qu'à une macro-proposition Pd.ASS, selon le niveau de l'ampleur de son action sur le texte). Ce processus est, bien sûr, en principe et abstraitement infini comme nous l'avons déjà mentionné.

Je résume tout ceci par un schéma en arbre qui développe celui de J. Ricardou [1973: 126] et qui réalise ce qu'entrevoit D. Apothéloz en (II) de sa définition. Par les traits pointillés, je marque seulement ici la *mise en relation* avec un ensemble plus vaste d'objets par métonymie (Pd. SIT) ou par assimilation (pas seulement métaphorique ou comparative: Pd. ASS). [Voir le schéma ci-contre.]

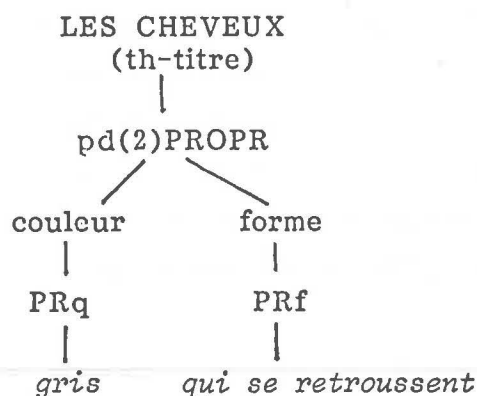
Alors que les macro-propositions narratives se définissent linéairement comme une suite Pn1 (*orientation*) + Pn2 (*complication*) + Pn3 (*action/évaluation*) + Pn4 (*résolution*) + Pn5 (*état final/morale*), les macro-propositions descriptives se définissent moins les unes par rapport aux autres (avant-après, cause effet) que selon leur niveau d'enchâssement: on a soit des propositions descriptives (Pd) résultant d'opérations de *niveau 1*: Pd(1) SIT, Pd(1)PROPR, Pd(1)PART, Pd(1)ASS, de *niveau 2*: pd(2)SIT, pd(2)PROPR, pd(2)PART, pd(2)ASS, de *niveau 3*: pd(3)SIT, etc. Il est indis-

On pourrait poursuivre avec les parties en thématissant *les voiles* à leur tour et en considérant leurs propriétés: *vaste et blanches*, par exemple. Dans ce cas, on amorcerait une véritable séquence descriptive. Une opération d'assimilation pourrait aussi donner lieu à un développement propositionnel; de même, une autre mise en relation pourrait introduire un glissement du th-titre au port et/ou aux autres navires amarrés, etc.

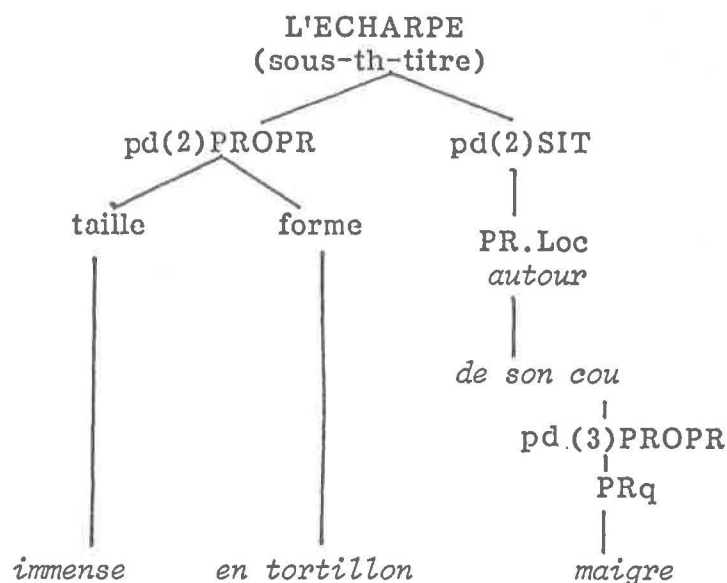
Revenons un instant sur l'exemple (9) que j'ai rapidement décrit ailleurs de façon encore approximative [1984: 54-55]. Ce paragraphe se ramène à la prise en compte de quatre parties qu'une thématisation permet de développer chaque fois. Soit le schéma d'ensemble:



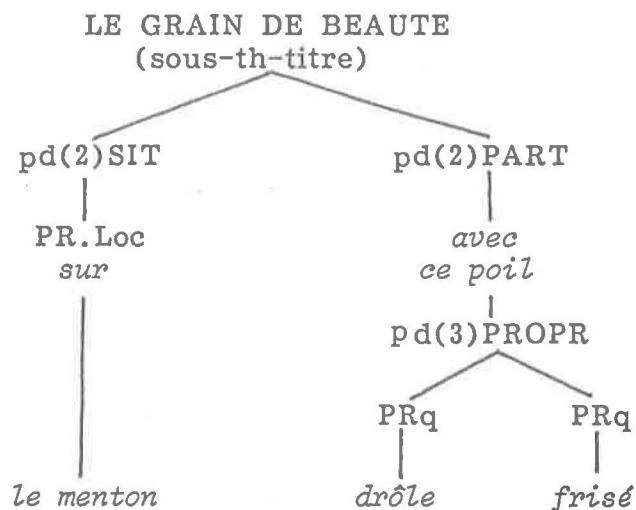
En regroupant une à une ces parties, on obtient des développements plus ou moins complexes et des regroupements des prédicats qualificatifs (PRq) ou fonctionnels (PRf) dans un plus ou moins grand nombre de micro-propositions de niveaux de profondeurs différents:



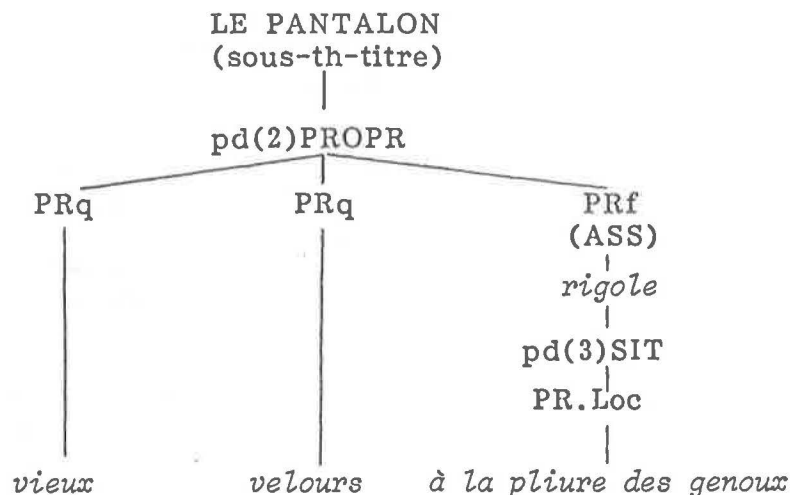
L'écharpe subit un traitement un peu plus développé de deux micro-propositions (pd.PROPR et pd.SIT), avec leurs prédicats de localisation (PR.Loc) ou de qualification (PRq), et un élément ("cou") se trouve à son tour thématisé pour qu'une propriété apparaisse (PRq manifestant une aspectualisation):



Le grain de beauté, thématisé lui aussi, subit un développement (manifestation d'une aspectualisation) de deux micro-propositions de niveau 2 (pd.SIT et pd.PART), puis, ici aussi, mais dans la même macro-proposition que pour l'écharpe, un élément ("poil") se trouve, à son tour, thématisé et développé sous forme de prédicats qualificatifs regroupés dans la même macro-proposition (Pd.PROPR) de niveau 3 qui manifeste une nouvelle aspectualisation:



Le pantalon du personnage enfin subit aussi un traitement à deux niveaux où se manifeste une opération d'assimilation locale (sur le PRf "rigole") conforme à l'isotopie du *rire*.



On a ainsi une idée de la façon dont s'établit la cohésion-cohérence et la connexité globale de la séquence descriptive. La simplicité du procédé de base ne doit pas dissimuler sa complexité réelle. En hommage à Jean Ricardou et pour terminer par un exemple un peu difficile, j'ai choisi de revenir sur la casquette de Charles Bovary au tout début du roman de Flaubert. Sans prétendre à des découvertes sur ce texte bien connu et souvent commenté, je veux simplement illustrer mon propos théorique et le mettre à l'épreuve des faits.

3. LA CASQUETTE DE "CHARBOVARI"

3.1 Dimension configurationnelle d'une séquence descriptive littéraire

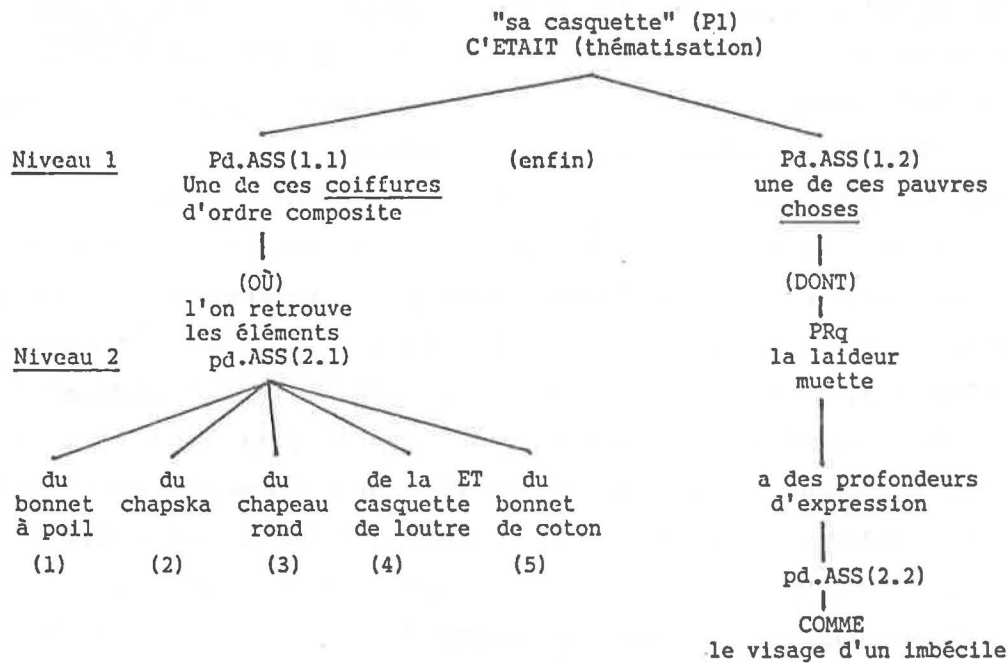
Je cite la séquence dans son contexte immédiat (§6 et §7):

- (12) (PO) Nous avons l'habitude, en entrant en classe, de jeter nos casquettes par terre, afin d'avoir ensuite nos mains plus libres; il fallait, dès le seuil de la porte, les lancer sous le banc, de façon à frapper contre la muraille, en faisant beaucoup de poussière; c'était là *le genre*.
- (P1) Mais, soit qu'il n'eût pas remarqué cette manoeuvre ou qu'il n'eût osé s'y soumettre, la prière était finie que le *nouveau* tenait encore sa casquette sur ses deux genoux. (P2) C'était une de ces coiffures d'ordre composite où l'on retrouve les éléments du bonnet, du chapska, du chapeau rond, de la casquette de loutre et du bonnet de coton, une de ces pauvres choses, enfin, dont la laideur muette a des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile. (P3) Ovoïde et renflée de baleines, elle commençait par trois boudins circulaires; puis s'alternaient, séparés par une bande rouge, des losanges de velours et de poil de lapin; venait ensuite une façon de sac qui se terminait par un polygone cartonné, couvert d'une broderie en soutache compliquée, et d'où pendait, au bout d'un long cordon trop mince, un petit croisillon de fils

d'or, en manière de gland. (P4) Elle était neuve; la visière brillait. Bien qu'elle se rattache globalement à la description de Charles Bovary, je considérerai cette séquence dans sa relative autonomie. Le premier paragraphe cité (PO) thématise d'ailleurs un objet du discours: *les casquettes des élèves* ou, en fait plus largement, le rapport métonymique *casquette-sujet qui la porte*. A travers le "genre", ce qui est thématisé, c'est *savoir s'en séparer* alors que celle de Charles Bovary sera posée progressivement et con-substantiellement comme faisant partie de lui. Face aux coutumes ("genres") du groupe ("nous"), le "nouveau" se démarque par le contact prolongé avec sa casquette. Je reviendrai sur cette première phrase (P1), mais j'insiste surtout ici sur la seconde et longue phrase dont le traitement semble facilité sur la structure interne et la reprise en parallèle: "Une de ces coiffures... / une de ces pauvres choses, enfin..." L'anaphorique "c'était" renvoie à "sa casquette" apparue en position rhématique de P1. Par l'anaphore et la combinaison avec "une de ces", la casquette est portée au rang de thème (th-titre) de la phrase et du paragraphe. On assiste ici à deux reformulations: "une de ces coiffures (composites)" et "une de ces (pauvres) choses". Ces deux reformulations sont reliées par un marqueur ambigu: "ENFIN" qui signale à la fois une énumération (la fin de l'énumération précédente) et surtout ici la reformulation. En fait, on remonte de l'hyponyme "casquette" à son hyperonyme "coiffure(s)" et, au-delà, à un terme superordonné plus vague: "chose". Cette progression efface progressivement la spécificité de l'objet considéré et rend possible l'opération d'assimilation finale, en fait. Un élément évaluatif accompagne chaque fois les termes superordonnés: "coiffures *composites*" et "pauvres choses".

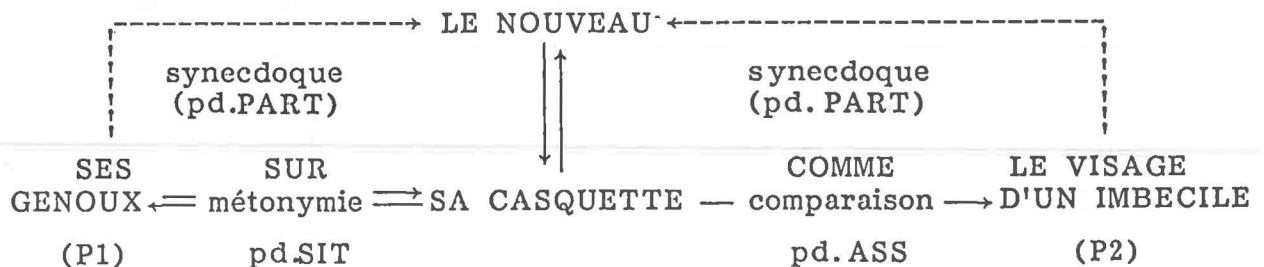
Si l'on repère (parallélisme de construction supplémentaire) les expansions relatives qui suivent ces deux dénominations, on aboutit à un graphe de cohérence dont la représentation en arbre signale la *cohésion*, mais dont la *progression* semble essentielle pour construire le sens configurationnel (toujours assez délicat en littérature). Le graphe [p. 184] montre le réseau cohérent des propositions et leurs différents niveaux de dépendance hiérarchique, correspondant aux différentes opérations d'assimilation (ASS).

Alors que pd.Ass(2.1) développe (niveau 2) l'isotopie du "composite" (niveau 1) à travers une diffraction de la casquette dans une suite de cinq objets de même rang lexical, pd.ASS(2.2) semble développer autour de "pauvre" et de "laideur muette" une isotopie de la *nullité* qui n'est pas sans rapport, certes, avec le personnage, mais surtout avec le projet



flaubertien du livre "sur rien" (Correspondance du 16.1.1852). En d'autres termes, P2 met en scène la prolifération composite du monde objectal et la nullité du vrai personnage central du roman.

La progression de cette longue phrase fait de pd.ASS(2.2) le rhème propre (dernier élément) de P2. C'est dire qu'il s'agit bien de l'élément informativement considéré comme le plus important. A ce sujet, à la différence de Kintsch et Van Dijk, je considère que la théorie pragoise de la dynamique communicative apporte un certain nombre de réponses sur l'importance du texte "de surface" sur le traitement de l'information. Il me semble possible de résumer le sens configurationnel de la séquence par le parcours d'un *graphe de cohérence* où se retrouvent les figures (synecdoque, métonymie et comparaison) et les macro-propositions descriptives de base:



La description de la casquette donne à construire, par glissement métonymique de la référence, un élément absent de la première description du

"nouveau" (§4 du roman):

- (13) Resté dans l'angle, derrière la porte, si bien qu'on l'apercevait à peine, le *nouveau* était un gars de la campagne, d'une quinzaine d'années environ, et plus haut de taille qu'aucun de nous tous. Il avait les cheveux coupés droit sur le front, comme le chantre de village, l'air raisonnable et fort embarrassé. Quoiqu'il ne fût pas large des épaules, son habit-veste de drap vert à boutons noirs devait le gêner aux entournures et laissait voir, par la fente des parements, des poignets rouges habitués à être nus. Ses jambes, en bas bleus, sortaient d'un pantalon jaunâtre très tiré par les bretelles. Il était chaussé de souliers forts, mal cirés, garnis de clous.

Comme on peut s'en rendre compte, on passe des cheveux du personnage à ses épaules sans rien dire de son visage. C'est donc par l'assimilation de niveau 2 et la position du rhème propre que cet élément manquant est réintroduit dans le récit.

De la dimension configurationnelle du texte littéraire, je dirai pour conclure, avec P. Macherey, qu'il ne faut pas oublier que

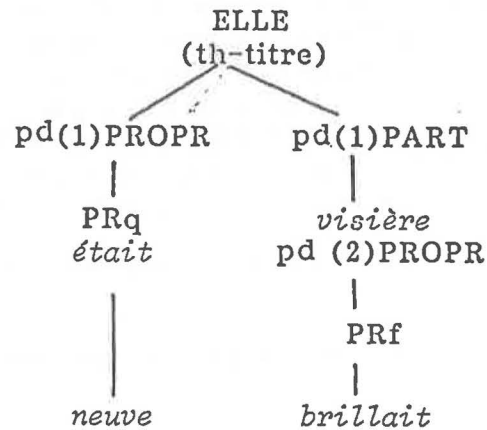
L'acte de l'écrivain se réalise tout entier au niveau d'un énoncé; il constitue un discours et est lui-même constitué par ce seul discours: il ne peut être *référé* à rien d'extérieur; toute sa vérité, ou sa validité, se trouve cristallisée en cette surface mince du discours [1966: 74].

3.2 Dimension séquentielle du paragraphe 7

Il est évident que la séquence considérée s'inscrit dans un contexte plus vaste qui a "*le nouveau*" pour objet de la description (enchaînement de (13) puis (12)). Si l'on considère le seul paragraphe 7, P1 développe une Pd.SIT exemplaire dans ses dimensions temporelle ("la prière était finie") et spatiale ("sur ses deux genoux"). Comme P2, P1 s'achève sur une synecdoque du "nouveau": ses *genoux* (P1) et son *visage* (P2). Dans les deux cas, il s'agit d'une mise en relation; seule différence: dans un cas, la synecdoque apparaît en contexte métonymique (Pd.SIT) et dans l'autre en contexte analogique (Pd.ASS). Dans le premier cas, aucun effort interprétatif (la fonction référentielle suffit) n'est nécessaire alors que dans l'autre, il faut remonter la chaîne des (deux) opérations d'assimilation et des énoncés de reformulation (saturés d'évaluations).

Si la dernière phrase obéit aux schémas les plus simples de prédication descriptive: "*Elle était neuve; la visière brillait*", c'est assurément dans un contraste absolu avec P3. Avant d'en venir à cette longue phrase, retenons de P4 que sa ponctuation marque la juxtaposition (parataxique) des deux propositions descriptives de base, complémentaires de

celles (Pd.SIT et Pd.ASS) que nous avons vu opérer en P1 et P2 et qui mettent l'objet du discours *en relation* :



Je n'ose insister sur la mise en relief, en fin de paragraphe, de l'adjectif "neuve" qui nous renvoie derechef au "nouveau" : les propriétés de Charles Bovary et de son objet emblématique fusionnent comme, à contrario, le *brillant* contraste avec son comportement. J. Ricardou a souligné ailleurs la prégnance paragrammatique qui nous donne ici (presque) tous les éléments du nom propre:

```

n e u v e   b r i l l a i t
n œ v     b r i j ε
(œ) v     b r i
b(œ)v(a)ri
Bovary
  
```

Le propre de la littérature est d'ajouter une telle motivation micro-structurale à la structure plus globale de la séquence. De toute façon, ceci vient appuyer l'analyse de la dimension configurationnelle et les sceptiques ne doivent pas oublier que la seconde page du roman se termine par cette réponse de Charles au professeur qui lui demande son nom, réponse qui place bien la phonie au centre du texte:

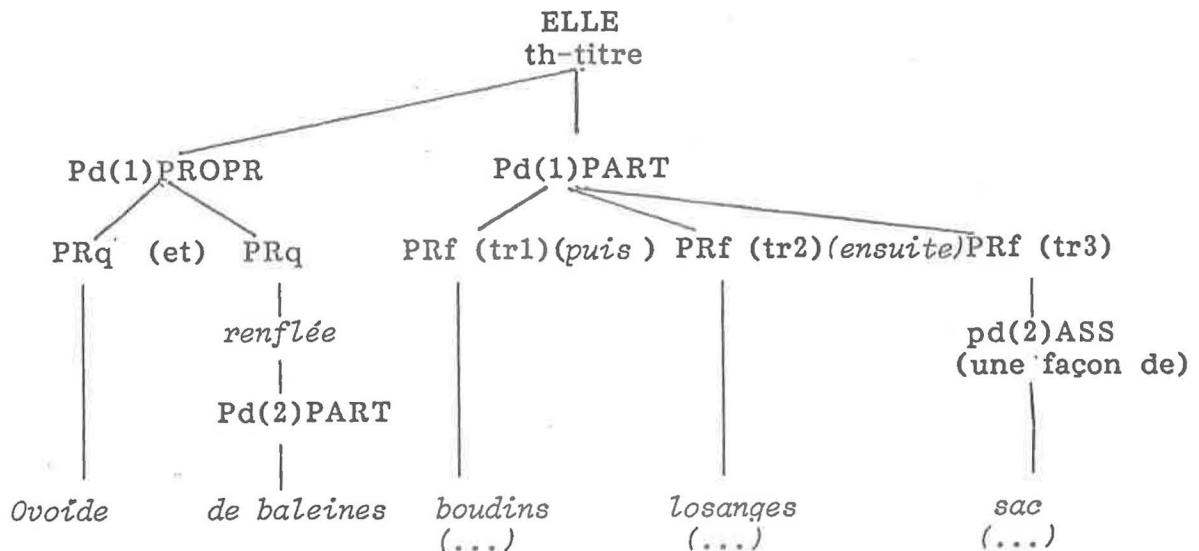
Le *nouveau*, prenant alors une résolution, extrême, ouvrit une bouche démesurée et lança à pleins poumons, comme pour appeler quelqu'un, ce mot: CHARBOVARI. Ce fut un vacarme...

P3 apparaît comme une suite de trois sous-phrases marquées par la ponctuation et deux connecteurs: P3; PUIS P3'; ENSUITE P3". La structure phrastique est aussi importante que pour P2. La thématisation

(au sens pragois) place l'anaphorique "elle" après les prédicats qui développent la macro-proposition Pd.PROPR. Après la transition verbale et ses deux prolongements viennent cette fois les deux développements de Pd.PART et celui de Pd.ASS, avec leurs aspectualisations respectives. Soit un macro-schéma "phrastique":

Thème propre	Thème	Transitions	Rhèmes
Pd.PROPR	Th-titre <i>elle</i>		Pd.PART
		tr1 ----- <i>commençait par</i> →	macro-Rh1 <i>boudins</i>
		(PUIS) tr2 ----- <i>s'alternaient</i> →	macro-Rh2 <i>losanges</i>
		(ENSUITE) tr3 ----- <i>venait</i> ----->	Pd.ASS macro-Rh propre <i>sac</i>

Nous approchons ici des rapports entre micro-structure et macro-structure textuelle-séquentielle. Faute de place, et dans l'état actuel de la théorisation, je me contente de développer la structure séquentielle de cette troisième phrase:



La suite de la phrase manifeste une aspectualisation de complexité (profondeur) croissante:

